LE MODERNE ET SON PROCHAIN

PAR A.-M. PETITJEAN

LES ESSAIS IV

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVERTISSEMENT

On trouvera, dans ce livre, la plus grande variété, dont j'avoue qu'elle résulte de la juxtaposition d'études apparemment isolables, bien plutôt que d'une tentative de composition, ou d'un propos, toujours un peu suspect, d'échantillonnage. On trouvera même des répétitions.

Pourtant, ces essais témoignent exactement de ce que fut mon *besoin d'écrire* en une période de mon existence toute protégée contre les actions, les réactions, les sollicitations, les artifices et parfois aussi les divertissements de ce que l'on est convenu d'appeler une vie « intellectuelle » : pendant mon service militaire. (Ce besoin ne me paraît pas essentiellement différent de ce qu'il était avant, de ce qu'il fut après). Mes camarades aussi, francs des déformations professionnelles, des soucis domestiques, des amis, des femmes, des journaux et des syndicats, avaient, sous une discipline de fer et souvent imbécile, pleine licence d'être

Extrait de la publication

eux-mêmes. Le sens social dépassait l'esprit critique. Plus de castes qui tinssent, de métiers ni de classes : plus de commérages des champs, ni de cet esprit des villes que déforment tous les moyens d'information modernes, pour les cantonner dans un isolement qui n'est plus même celui d'un individu, mais d'un clan. La civilisation ne nous atteignait plus que par la technique des armes : non du tout dans la façon de vivre, qui est à l'armée celle des tout premiers âges : Caserne-Caverne... Nous réapprenions à *parler*... Je me retrouvais entre hommes...

Je puis donc espérer que je rends ici une image suffisante et suffisamment diverse de l'idée que je me fais de l'écrivain. Car toutes ces considérations, quel que soit leur objet, prétendent affirmer un point de vue et un seul : celui de l'écrivain, français, actuel. Où méditerait-on mieux sur l'actualité qu'à l'ombre d'une caserne?

Mais leur ordre même n'est pas absolument fortuit. Je précise d'abord le rôle que j'imputerais à cet écrivain, et la façon dont lui le conçoit [1]. Il doit « rendre à l'homme son sens », car le moderne ne sait plus qui il est, ni quel est son prochain [2]. Et la première tentation sera de réagir contre son temps, d'imiter, par exemple, les romantiques allemands [3]. Mais, à réfléchir sur les excès et les insuffisances de

1. Voies et Impasses en Littérature, Situation de l'Ecrivain français actuel.
2. Le moderne et son prochain.
3. De Novalis à Hitler.

cette réaction, l'on comprend qu'elle est hors de saison, car la tâche de l'écrivain coïncide avec l'un des mouvements les plus importants de l'actualité : celui de la prise de conscience [4] », dans un monde qui se laissait aller au « libéralisme », et de nos jours encore s'emporte jusqu'à l'extrémisme. Je le retrouve dans les tendances actuelles de l'économie [5], et jusque dans l'une des institutions de ce pays qui, la plus moderne par sa technique, est en même temps la plus anachronique dans son esprit : je veux dire l'armée [6]. Il s'agit donc moins de réagir, ou même de provoquer, que de précipiter dans son sens l'homme, et surtout le jeune homme [7]. Car la jeunesse est faite non point pour se dépenser à fonds perdus, mais pour mûrir; et la France est peut-être le premier pays d'Europe où une jeunesse authentique, retenue de toute action prématurée, aura eu, depuis la guerre, le temps de se former [8].

Mais l'écrivain a aussi ses préoccupations techniques et ses difficultés propres. Il a pris conscience du langage lui-même, et les rapports entre la conception et son expression traversent une crise sans précédent. Je montre comment l'un de nos écrivains qui évoluent avec le plus d'aisance dans l'actualité, Giraudoux, s'est tiré de la bagarre de l'après-guerre [9]; et comment celui des modernes qui témoigne du plus de

4. La prise de conscience moderne.
5. L'idée de travail social dans l'économie moderne.
6. Civil et militaire.
7. Disponibilité de la jeunesse française actuelle.
8. Maturation.
9. Electre et Giraudoux.

Extrait de la publication

courage dans le traitement du langage, James Joyce, résout pour sa part la question [10]. Enfin, je précise ma propre position en traitant des rapports entre pensée et langage [11], pensée et vision [12].

10. C'est tout le sujet d'Imagination et Réalisation (Denoël et Steele).
11. Signification de Joyce.
12. L'œil.

Extrait de la publication

I

VOIES ET IMPASSES EN LITTÉRATURE

Rien de plus agaçant que les sombres prophéties de certains esprits, qui ne s'autorisent que de leur légèreté, ou, tels Cassandre, de leur aveuglement, touchant l'avenir de la Littérature. Ecrivains sans vocation qui contestent aux Lettres toute nécessité, et viennent à nommer « littérature », systématiquement, toute inadéquation des sentiments ou des pensées à leur expression; qui étendent d'ailleurs volontiers au royaume entier des Lettres l'empire de l'inflation et du dévergondage, avec ses corruptions de l'après-guerre; ils ne s'aperçoivent pas que leur négation de la Littérature est de la pire « littérature », de cette éloquence dont Pascal disait que la vraie se moquait; elle n'est qu'une pièce de cette rhétorique qui court d'ailleurs les rues, les discours académiques ou électoraux, les conversations de salon, les confessions de filles et les romans prolétariens, — et c'est l'une des premières missions de l'écrivain authentique que de nous en délivrer.

Mais une fois mise hors de conteste cette constance littéraire, et qu'en chaque époque, aussi

Extrait de la publication

bien, il existe des esprits (dont on aurait tort d'ailleurs de regretter la rareté) qui ne suivent que leur inspiration, sans rien considérer, des écrivains tout pénétrés de l'absolu des Lettres : il faut reconnaître que pratiquement la Littérature, dans la mesure où elle signifie échanges, commerce, mesures, et même politique ou diplomatie entre un auteur et un public, passe par une crise remarquable, morale plutôt que matérielle, moins dans la vente que dans la lecture, dont se plaint dans le privé chaque auteur, chaque lecteur, en public chaque éditeur, et dont il vaut la peine de rechercher la raison.

L'auteur, tout d'abord, se plaindra du lecteur. C'est l'une de ses grandes querelles que la grossièreté du public actuel des livres, l'un des signes les plus certains d'une « décadence de la civilisation »; les uns invoqueront l'insuffisance des amateurs traditionnels, c'est-à-dire de la bourgeoisie, les autres la suffisance des masses. Ceux-là même qui devraient conquérir, emporter d'assaut la culture, ou mieux encore la réorganiser — les révolutionnaires — ne songent qu'à la défendre. Reste à savoir, pourtant, si cette apparente vulgarité ne cache pas une vulgarisation réelle; peut-être que le public ne paraît si dégradé qu'en raison de son extension; quant à « l'élite », *relativement* moins nombreuse, sans doute, mais qui n'est, dans les Lettres comme ailleurs, d'aucune classe (elle est à vrai dire la seule « déclassée » des catégories humaines) elle reste identique à elle-même au travers des âges et des révolutions. Ce qu'il faut avouer, c'est que l'état d'impréparation de ces masses qui sont en

Extrait de la publication

train d'accéder à la civilisation, leur hâte, et peut-être encore quelque clandestin ressentiment, ne les portent pas précisément vers les Lettres, qui restent assez secrètes et demandent de la discrétion; et que d'ailleurs elles abordent volontiers celles-ci par leurs plus faux éclats : politique, pittoresque, rhétorique, sentimentalisme, exhibitionnisme ou soi-disant réalisme. Certaine inflation verbale se rencontre à merveille avec la démagogie politique.

Mais à vouloir exploiter la littérature à des fins politiques, il arrive aussi que la politique serve la littérature : elle est peut-être le premier moyen d'éducation des masses. Les bourgeois n'avaient pas commencé autrement à se civiliser : parlons donc de progrès, et non de régression.

Ce qu'il faut regretter dans le public littéraire, comme dans tous les autres du jour, c'est son extrémisme : l'audience de *Gulliver's Travels* par exemple, beaucoup moins étendue, était mieux composée que celle du *Côté de chez Swann*, voire des *Jeunes Filles*, car elle était faite de gens, dans toutes les classes sociales, pour qui la littérature était une occupation, une activité aussi sérieuse que toute autre, sans qu'elle dût être d'ailleurs privilégiée. Mais nous avons affaire soit à des spécialistes du livre, par profession ou manie, critiques ou hommes de lettres qui sont loin d'avoir le regard le plus vaste, le plus lucide sur l'homme et les humanités modernes, soit à des voyageurs, chauffeurs ou jardiniers qui ne lisent que parce qu'ils ne peuvent aller au spectacle, ni rester à l'écoute.

On accuse aussi volontiers l'époque. Et il est

certain qu'un siècle excessivement brutal et visuel comme le nôtre, où les yeux trop vite ouverts, comme précoces, abrutissent le cerveau sans vraiment l'éclairer, où chacun vit par crises, plutôt que par maturation, où la vie est un spectacle, qui ne se feuillette pas, et le monde en mutations plus qu'en évolutions, ne se prête guère aux procès subtils et lents de l'écriture, et même de la lecture : quelles n'étaient pas les facilités du XVIIe avec sa gloire, du XVIIIe avec sa politesse, et surtout du siècle des musiciens! Les premiers loisirs ne sont pas pour le livre, mais pour le cinéma (ou pour la première Auberge, ou pour courir les filles). Je le constate, et le regrette à peine.

Pourtant, peut-être serait-il non seulement plus modeste, plus profitable surtout pour les écrivains de s'en prendre d'abord à eux-mêmes, et de rechercher dans quelle mesure — puisqu'ils écrivent, enfin, pour être lus, puisque non seulement la publication, mais l'action d'écrire, l'acte même de penser n'interviennent que sous le regard de l'Autre, qui fait l'humanité, avec le constant souci de l'interlocuteur possible, — ils ont pu décevoir l'attente du lecteur.

Remontons donc à l'origine de cette faute : au moment où se sont fondés la structure sociale, les rapports humains, le régime économique, les théories esthétiques, le commerce du livre enfin que nous connaissons, et dont nous sortons à peine : je veux dire au début du XIXe siècle.

Au principe du romantisme le sentiment, justifié, s'était imposé aux âmes les plus susceptibles de l'époque, que l'homme s'était perdu au

Extrait de la publication

monde, avait perdu conscience; qu'il s'était épuisé dans son humanisme, son encyclopédisme, son rationalisme, et qu'il n'avait plus à vrai dire de *situation* dans le monde, puisqu'il n'était plus rien à ses yeux qui ne parût humain. Il fallait donc restituer une image plus totale de l'homme, et plus sensible aussi de ce qui n'est pas lui-même, objet, monde ou chaos, enfin nature. Qu'il s'agisse bien, dans le romantisme, de ravir l'homme à soi-même, et de le réveiller à un monde qu'il s'était trop pressé de se croire asservi, on l'aperçoit évidemment à toute la « latence » du XVIIIe siècle, depuis les romans noirs jusqu'aux récits de voyage, imaginaires ou vrais, et surtout à cette première presse du monde, à ces *Examiners*, *Spectators*, *Observers* et autres qui imposaient à l'homme le sentiment non point de son classicisme, mais de son étrangeté : et où je ne serais pas loin de voir la source de tout modernisme en littérature.

Mais il était, il sera toujours tentant de faire de l'étrangeté la matière première de l'humanité. Réaliser l'imagination, croire que son ordre de réalité transcendante soit aussi celui de nos occupations actuelles, dont certains font des divertissements; *confondre*, en bref, *Littérature et « vie »* : telle est la grande faute du romantisme, qui retombe sur nous-mêmes, ses petits ou arrière-petits-fils — aussi bâtards et arlequins d'ailleurs que l'on voudra; et peut-être que les réalistes ne sont pas les moins grevés de cette hérédité.

Or, tout en regrettant, en visant même la totalité de l'être, le romantisme témoignait pour la

première fois qu'il l'avait perdue et que l'homme dans le monde, tel qu'il le concevait, était un diverti, sinon un grand déchu. Il venait à prendre parti contre l'homme, pour la nature, et aggravait encore ses défaillances humaines, le précipitant dans sa chute. Et si l'homme du XIXe siècle suivit ensuite les voies de la Recréation, de la reconstruction que lui imposait sa condition humaine, ce ne fut plus jamais sans un soupçon de mauvaise conscience et de ressentiment.

L'art romantique est le premier des arts qui soit fondé sur une vacance, et sur le sentiment d'un manque, plutôt que sur un excès, une exubérance, ou simplement une nécessité positive, qu'elle soit inconsciente ou non. Il est un art, non plus de purification, mais de refoulement. Il a le remords légitime de la totalité à laquelle tout art doit retourner, et qu'il doit suggérer : mais il ne réalise en fait que sa propre partialité. L'art humaniste s'abandonnait au monde, et ne savait retracer la figure de l'homme que dans l'exercice de ses facultés d'assimilation; l'art romantique qui est, dans son principe, un art de pureté, ne retrouvait la totalité du monde qu'en se heurtant à l'étroitesse, aux limites de l'homme, et suppose, contrairement à l'opinion courante et à ses propres professions, bien moins l'épanouissement que la concentration.

Mais il arriva bientôt qu'un tel écrivain se préoccupa moins de cette nouveauté du monde et de cette surabondance intime, que ne peut manquer de ressentir brusquement celui qui dans l'angoisse a touché son propre fond(s), que de

l'acte même de sa concentration; c'est-à-dire que sous prétexte de rechercher la totalité, il s'enferma dans sa subjectivité. L'humaniste, — dont l'intérêt pour tout ce qui est humain s'était tant éloigné du véritable amour de la créature humaine, avec sa part polie, mais sa nature brute, — le classique, qui ne voyait partout que ressemblances et constantes, avaient fini par perdre le sentiment de l'être; mais le romantique en fut comme oppressé, et, à vouloir aggraver les différences individuelles, fut rejeté dans la pire partialité, et le pire isolement. Son théâtre versa aussitôt dans l'hystérie. Le péché chez Werther, ou plus exactement son sentiment de chute, aboutit au suicide.

Qu'importe, dira-t-on, que l'on prenne son art pour argent comptant de réalité, que dans une symphonie dramatique on prétende non seulement, comme Wagner, enfourner, traiter et dissoudre un monde, *notre* monde, mais aussi l'y faire surgir, ou même dans un roman-somme comme Flaubert? Le mythe n'était-il pas autrefois la même réalité? Je crois qu'il l'est encore, et plus que jamais. Mais ce qu'il n'est certainement plus, c'est machine, technique et réalisation. L'homme fut toujours divisé; mais les conflits du primitif entre sa part de nature, sa part de recréation, couraient aussitôt à leur solution ou bien à leur avortement; ils choquaient l'ordre de Dieu, mais non pas l'ordre humain, fragile comme une gelée blanche. Nous ne pouvons plus, sans aveuglement volontaire ou sans hystérie, réaliser notre imagination. Il faut au nom du monde que nous sachions nous arracher à

notre humanité; mais il est sacrilège, et c'est un crime de lèse-humanité, que de prétendre installer la Bête ou le Dieu en plein cœur de l'homme. Car ce cœur désormais bat de tout son sang. L'art est fait pour nous donner un sentiment toujours plus ravissant, ravisseur allais-je dire, de la réalité, pour nous rappeler à nous-mêmes, soit en imitant de façon sans cesse plus convaincante la réalité que nous réalisons, soit en transcrivant avec une sincérité croissante celle que nous imaginons, soit en permettant d'apercevoir les choses, les bêtes et les gens tels qu'ils sont; mais il n'est lui-même ni cette réalité-ci, ni cette réalisation-là. L'artiste, s'il est celui des hommes qui a le sentiment le plus vif de sa totalité, n'est pas pour autant tout l'homme; il a sa fonction essentielle, mais limitée en tant que fonction; et ce n'est qu'en prenant conscience de ses limitations qu'il pourra s'acquitter de tout son devoir d'homme. *Sa spécialité consiste à viser le Tout,* non pas à le produire.

La faute romantique ne manqua pas de porter ses fruits. Et en tant que doctrine ou qu'école le Symbolisme, qui gagna pourtant, à sa confrontation ou à sa confusion avec la musique, un sentiment plus vif de la « spécificité littéraire », qui fit du livre une entité de l'homme, sans doute, mais aussi une spécialité de l'écrivain, est un monstre. Car aggravant la notion romantique de l'individu en tant qu'unique au monde, qui eut tôt fait de devenir un isolé, *det Einkelte* de Sören Kierkegaard ou *der Einzige* de Stirner, il vint à poser le principe de la rigoureuse imperméabilité des êtres, et de leur incommuni-

Extrait de la publication

cabilité. On a peine à concevoir que des écrivains qui admettaient que leur langage trahissait systématiquement, irrémédiablement leur pensée, dont l'on se demande parfois s'ils n'aggravaient pas eux-mêmes, consciemment, cet écart entre langage et pensée, aient conservé le « courage » d'écrire...

L'erreur de ces esprits trop délicats était si grossière qu'elle suscita aussitôt la réaction, la perversion inverses. Le Phare, perdant son rayonnement, devenait Tour d'Ivoire. Mais à la Tour d'Ivoire répondit le Laboratoire, et le naturalisme crut bon de ne plus imputer à la littérature de valeur que documentaire : il s'agissait d'enregistrer, sans traduire, de décrire sans observer, de voir sans regarder les événements et les hommes, de confronter leurs tempéraments, leurs « milieux » dont on leur faisait de véritables destins. Aucune part n'est plus réservée, ni à l'autonomie de l'homme, ni à l'élaboration de l'écrivain. On voit mal chez Zola ce qui distingue l'art de la sociologie (et la vie d'un enfer); dans son propos du moins, que son œuvre trahit, Dieu merci, dépasse infiniment. Mais cet écrivain-reflet ne voulait être plus qu'un faux Phare : le satellite de la lumière du jour, de l'actualité.

Le naturalisme, d'ailleurs, le « réalisme » de la fin du siècle, plus tard le vérisme, avaient leur vérité et poursuivaient l'une des tâches essentielles de toute Littérature, en permettant d'apercevoir et de reproduire avec une fidélité croissante la réalité telle qu'elle est. Lorsque Gogol fait son héros du plus banal des hommes, le

Extrait de la publication

zéro Tchitchikoff; lorsque Flaubert décrit les vomissements de Mme Bovary, et ne croit pas que l'insignifiant, et voire l'ennuyeux, cesse d'être matière à littérature; bientôt lorsque Gide décrira les actes gratuits, si près des actes manqués, comme le physicien dirige la marche des atomes par leurs relations d'indétermination mêmes, ou que Joyce fera faire au bordel une entrée somptueuse dans la littérature : ils suivent le progrès de toute connaissance, où l'homme cherche à s'aveugler de moins en moins de ses propres idées, où ses prestiges reculent devant les vérités du monde : qui peuvent être tristes.

Que naturalisme et symbolisme aient eu leur part d'égale nécessité, celui-ci dans son souci d'élaboration, celui-là de vérité; mais qu'ils l'aient poussée jusqu'à l'absurde, à la caricature, on l'aperçoit au fait que nombre d'écrivains de la fin du siècle les cultivaient l'un et l'autre, en concurrence, sans d'ailleurs chercher ni à les réfléchir, ni à les concilier. Il faut voir dans cette tendance à pratiquer ensemble les contraires l'un des traits les plus frappants de l'époque, et de ce que j'ai nommé ailleurs l'extrémisme moderne.

Cette course à l'extrémisme n'a fait que se précipiter avant et après la guerre, à peine interrompue par le barbotage dans l'abîme que l'on sait et, vers 1920, par un moment d'incomparable splendeur littéraire, dans la misère, le doute, et l'abrutissement général de l'économie, de la société et de l'homme lui-même. Quelques gloires sans tache, celles de Gide, Proust, Va-

Extrait de la publication

léry, Joyce, Thomas Mann, Hofmannsthal, Pirandello même, firent croire à la validité absolue de l'esprit, à sa constance, à sa force de résistance tant aux perversions de la Littérature qu'aux entraînements de la guerre et des passions collectives : aussi bien jamais, sans la guerre, n'auraient-ils eu cette réputation et mieux, cette force de séduction. Pour subtils, pour évolués qu'ils pussent être, ils représentaient à quiconque éprouvait la moindre inquiétude d'esprit un gage inaltérable, et ce mélange de novation et de tradition sur lequel ni le temps ni le destin lui-même n'ont prise. On put croire que tout le sang versé avait rendu plus fraîche la matière cérébrale et que les voix les plus profondes, enfin, n'étaient plus les dernières entendues.

Pourtant, voyez où nous en sommes, où nous en étions plutôt, voici deux ou trois ans; les anciennes Tours d'Ivoire, qui étaient à l'origine des refuges contre la dureté du siècle et qui par conséquent ne manquaient elles-mêmes ni de rigueur, ni de consistance, en un temps d'inflation, d'anarchie, d'extrême distraction sociale, ont fait la surenchère du dévergondage. Les plus fortes têtes — on en comptait deux ou trois parmi les surréalistes — eurent du moins l'avantage de montrer jusqu'où va l'esprit lorsqu'il ne connaît de règle ou de moteur que celui de son exercice, j'allais dire de passion que celle de sa destruction : l'écriture automatique était dans une certaine mesure le langage même de la pensée — d'une pensée, s'entend, bien moins inconsciente que superficielle, celle des circonvo-

Extrait de la publication

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LES ESSAIS

Cette Collection tend à maintenir une des premières traditions de la N. R. F. : grouper des ouvrages qui proposent à un public choisi une sensibilité originale ou une idéologie nouvelle. Il s'agit d'une réunion d'ouvrages où seront posés les problèmes psychologiques, philosophiques ou littéraires de notre époque.

ALAIN

Propos d'Économique .. .. 28 »
Histoire de mes Pensées .. .. 32 »

JULIEN BENDA

Essai d'un Discours cohérent sur les Rapports de Dieu et du Monde. 18 »
Discours à la Nation européenne.. .. .. 18 »

EMMANUEL BERL

Le Bourgeois et l'Amour .. .. 18 »

ROGER CAILLOIS

Le Mythe et l'Homme.. .. .. 24 »

EMILIO CECCHI

Poissons rouges (*traduit de l'italien par Jean Chuzeville*). .. .. 24 »

DRIEU LA ROCHELLE

L'Europe contre les Patries. .. .. 15 »

ANDRÉ GIDE

Divers (Caractères, un Esprit non prévenu, Dictées, Lettres).. . (*épuisé*)
Pages de Journal (1919-1932).. .. .. 18 »
Nouvelles Pages de Journal (1932- 1935).. .. .. 35 »

JEAN GRENIER

Les Iles .. .. 15 »
Essai sur l'Esprit d'Orthodoxie.. .. .. 24 »

N. GUTERMAN et H. LEFEBVRE

La Conscience mystifiée. .. .. 30 »

HEIDEGGER

Qu'est-ce que la Métaphysique ? *suivi d'*Extraits sur l'Être et le Temps *et d'*une Conférence sur Hölderlin (*traduit de l'allemand par Henri Corbin*) .. .. 27 »

SŒREN KIERKEGAARD

Traité du Désespoir (*traduit du danois par Knud Ferlov et Jean J. Gateau*) .. .. 24 »
Le Concept de l'Angoisse (*traduit du danois par Knud Ferlov et Jean J. Gateau*).. .. .. 24 »
Riens philosophiques (*traduit du danois par Knud Ferlov et Jean J. Gateau*) .. .. 24 »

VALERY LARBAUD

Technique.. .. .. 15 »

A.-M. PETITJEAN

Le Moderne et son Prochain. .. .. 24 »

MAX SCHELER

L'Homme du Ressentiment (*traduction française autorisée par l'auteur*). .. .. 30 »

PAUL VALÉRY
de l'Académie Française

Pièces sur l'Art. .. .. 21 »
Variété III. .. .. 30 »

Extrait de la publication